

MEMOIRE DU PAYS

ESTARQUANDINNI

CELUI-LÀ IL COMMENCE À ME GONFLER, QUÉ !	2
CELUI-LA C'EST UN VRAI CHAPACAN !	4
MAÏ SUR LA BIGOURELLE !	6
IL M'A VIRÉ LE CUL !	8
IL A FAIT UN DE CES SOLEILS !	10
ELLE EST VENUE AVANT SOUPER	12
TU AS UNE MÈCHE QUI RÉBIQUE !	14
ILS SE SONT SATONNÉS !	16
APRÈS LA CASTAGNE, LE BACÈOU !	18

CELUI-LÀ IL COMMENCE À ME GONFLER, QUÉ !

Avec *gonflar* (prononciation : gounfla), qui se traduit littéralement en français par "gonfler", nous avons à faire à un verbe occitan qui a connu une belle fortune tant en francitan, où il est d'emploi courant, qu'en argot et aussi en français populaire qui l'a adopté.

Bien entendu, le français académique possède ce verbe, mais dans une acception différente, purement dirai-je mécanique puisqu'il s'applique à une action physique, par exemple "gonfler un pneu". En occitan, il s'emploie en outre dans un sens figuré. Sans oublier l'adjectif "gonfle", transposé de l'expression occitane *Siáu gonfle* (pr : siéou gounflé), littéralement "Je suis gonfle", c'est-à-dire soit "Je me sens ballonné", soit "Je me sens prêt à éclater en sanglot" suivant le cas. Autres exemples : "J'ai trop mangé et je me sens tout gonfle", "J'ai les yeux gonfle que j'ai mal dormi".

Et un "gounflaïré", de l'occitan *gonflaire* (même prononciation) est quelqu'un qui vous agace. "Je peux plus le supporter que c'est un gounflaïré !", "Qué gounflaïré, celui-là !" Revenons au verbe "gonfler". "Lui, il me gonfle", c'est-à-dire "Il m'énerve", "Il m'agace". "Ça me gonfle de toujours faire la même chose." "C'est gonflant de toujours l'entendre se plaindre."

Autre sens : "Il se gonfle chaque fois qu'il capite !", autrement dit "Il se rengorge chaque fois qu'il réussit quelque chose" ; "À force de se gonfler il va finir par éclater !", qu'on peut traduire en français académique par "À force d'enfler d'orgueil il va finir par éclater !" N'oublions pas "Il y a une guêpe qui m'a piqué et j'ai le bras tout gonfle", "J'ai le genou tout gonfle que j'ai tombé !". Dans ce cas, le mot français serait "enflé". À noter que l'occitan et par voie de conséquence le francitan utilise souvent l'adjectif sous une forme adverbiale, c'est-à-dire invariable ; c'est le cas avec "gonfle" ou "enfle", plutôt que "gonflé"; "enflé". Autre emploi : "Avec les pluies de ces derniers jours, y a les rivières qui gonflent", "Sas, le Rhône, il gonfle en ce moment !". En français académique, on emploierait le verbe "enfler". Et encore : "Avec l'humidité la porte se gonfle", qui donnerait en français "La porte est gonflée par l'humidité" ou "La porte gonfle avec l'humidité".

"En avoir son gonfle", comme je l'ai déjà dit dans un article précédent, c'est "En avoir assez", "Ne plus pouvoir rien supporter" : "J'en ai mon gonfle de t'entendre !", "Cale que j'en ai mon gonfle !"

En occitan, *una flinga* (pr : une flingue) est une petite badine, une petite baguette. On peut donc menacer quelqu'un avec une *flinga*. Le mot est passé dans l'argot, mais sous une forme masculine et il désigne alors une arme à feu avec laquelle on peut évidemment menacer quelqu'un : "Il t'a sorti un flingue et les gens ont eu peur !"

En français, un "flandrin" s'applique à quelqu'un de mince, d'élancé, avec une tournure gauche. En occitan, il désigne quelqu'un de lent, de négligé, et ce sens est passé en francitan : "Le fils de Touane, sas, c'est un flandrin qu'il est jamais pressé !", "Alors, tu te boulègues que sinon on va maï être en retard !"

"Tu mettras les plats sur l'escudélièr", "Ils ont un bel escudélièr qui doit leur venir de loin !" Un escudelièr est la transposition exacte du mot occitan *escudelièr* (prononciation

identique), qui désigne un vaisselier, un dressoir où l'on plaçait les écuelles et plus généralement les plats. Le mot est encore employé populairement et surtout auprès des antiquaires car les escudeliers ne se trouvent plus guère dans les cuisines modernes.

Dans l'argot, on vous parle souvent d'un troquet pour désigner un bar, un lieu où l'on boit. Et dans les dictionnaires français très sérieux, on vous dira qu'il s'agit d'une abréviation de "mastroquet" qui s'applique à un marchand de vin au détail. Je veux bien, mais il est beaucoup plus probable que le mot a été emprunté à l'occitan *trauquet* (pr : traouqué, traouqué), qui désigne un petit trou. La preuve nous en est donnée par Mistral avec divers exemples : *un trauquet de lapin* (pr : un traouqué dé lapi n ; "un terrier de lapin") ; *faire trauquet* (pr : faïré traouqué), se dit lorsque l'on passe la nuit entière à jouer ou à se divertir. Mais, il est vrai que les ignorants ou les racistes qui font les dictionnaires évitent chaque fois qu'ils le peuvent de se référer à l'occitan, langue des Troubadours et de la tolérance !

Nous aurons l'occasion de revenir sur ces questions dans de prochains articles.

CELUI-LA C'EST UN VRAI CHAPACAN !

Le mot "chapacan" ou mieux "tchapacan" si nous choisissons la phonétique française, est péjoratif. Il est couramment employé chez nous. Aujourd'hui je vais essayer d'en montrer l'origine et la signification originelle car c'est une question qui est souvent posée tant par les indigènes que nous sommes, que par ceux qui viennent vivre en Occitanie.

En italien existe le mot *acchiappare* qui signifie "attraper". En piémontais, langue autonome par rapport à l'italien, nous avons *achapare* ou *chapare*. L'occitan lui a *achapar* ou *chapar* (prononciation : atchapa, tchapa), avec la même signification et aussi, probablement par extension "faire tomber dans un piège", "tromper".

Quant à *can*, c'est l'un des mots occitan et italien (là nous avons *cane*) pour désigner le chien. Il nous vient directement du latin *canis*. On va me dire qu'existe également le mot *gos* (pr : gous), mais ce terme est essentiellement employé en Haut-Languedoc et en Limousin. Surtout, certains ajouteront qu'existe un mot qui est très répandu : *chin* (pr : tchin, tchi).

Tout cela est vrai, mais la signification n'est pas identique, au moins au départ. Ainsi, à l'origine *gos* est un mot celte qui s'appliquait à une race particulière de chiens utilisés par les peuples de la Gaule pour chasser le sanglier. Ensuite, dans les régions précitées, il en est venu à s'appliquer à toute race de chien. Pour ce qui est de *chin*, il s'agit d'un francisme qui s'est introduit dans la langue occitane vers le XVI^e siècle. Et nous entrons là dans le domaine de la sociolinguistique, c'est-à-dire des rapports existants entre une langue et le statut social de ses locuteurs, de ceux qui la parlent. En effet, le mot *chin* ne s'appliquait pas à n'importe quels chiens, mais bien aux chiens des nobles d'abord, puis avec le développement de la bourgeoisie, à tous les chiens appartenant aux membres des classes prétendument supérieures, la "France d'en haut", comme dirait un certain Tartarin, la "France d'en bas", tout au moins celle occitane, elle, conservant le mot *can* pour le chien des paysans, des classes subalternes.

C'est exactement le même phénomène qui s'est produit pour les mots *cavau* et *chivau* (pr : cavaou, tchivaou). *Cavau* vient directement du latin *caballus*, et *chivau* est un francisme.

Mais, dans les deux cas les mots français *chin* et *chivau* (ou *chival*) se sont imposés dès lors que les animaux appartenaient à des classes dominantes (et donc aux usagers de la langue dominante, en l'occurrence le français, même si ces individus connaissaient et parlaient l'occitan !). Quant aux malheureux paysans et à la "vile multitude", elle n'avait que des *cans* et des *cavaus* ! Par conséquent il y avait là encore une différence de signification qui correspondait à une différence sociale. On pourrait faire la même remarque pour toute une série de francismes qui sont utilisés dès lors qu'ils s'appliquent à la richesse, qu'elle soit physique ou spirituelle : *mèra*, *pèra*, *frèra*, *òr*, *ciele*, etc... à la place des termes indigènes *maire*, *paire*, *fraire*, *aur*, *cèu* (*cèl*) ; en français mère, père, frère, or, ciel. Les premiers, venus du français, soit seront réservés aux animaux, soit ont disparu au profit des seconds.

Revenons à *achapar* ou *chapar* et à *can*. Plus de difficulté de compréhension donc puisque on peut décomposer en *chapa*, donc attrape, et en *can*, donc chien. Le *chapacan* occitan naturalisé "chapacan" ou "tchapacan" en francitan, désigne celui qui attrape les chiens.

C'est effectivement ce qui se passait jusqu'au milieu du XX^e siècle, en tout cas avant la seconde guerre mondiale, où certains individus faisaient commerce de la peau de ces animaux cependant que d'autres étaient employés par des communes pour capturer les chiens errants qui étaient mis en fourrière et s'ils n'étaient pas réclamés dans un délai prévu, étaient tués.

Bien entendu, ce métier, si on peut le qualifier ainsi, était peu glorieux et ceux qui le pratiquaient se situaient au bas de l'échelle sociale. D'où l'extension du mot *chapacan* à tout individu marginal et peu scrupuleux : "Tu le vois celui-la, c'est un chapacan, méfie-toi !" Par extension encore, le terme s'appliquera à quelqu'un dont la tenue est négligée, qui est mal habillé : "Tu es habillé comme un chapacan !", "Il a toujours l'air d'un chapacan !", "C'est un vrai chapacan !"

Mais, puisque nous avons parlé du *can*, mot qui a côté de *gos* doit être rétabli dans un occitan dégagé de l'influence sociale de la classe dominante, il ne faut pas oublier le terme *pissacan* ou *pissagós*, qui s'applique à divers champignons dont l'odeur rappelle celle de la pisser de chien, et notamment le mousseron des prés. Ne me demandez pas comment on les reconnaît car là, je ne suis vraiment pas un spécialiste !

Sur ce, au còp venent braveis amics !

MAÏ SUR LA BIGOURELLE !

Il y a déjà quelque temps, je vous ai parlé du mot "bigourelle", emprunté par le francitan directement à l'occitan "*bigorèla*" dont la prononciation est identique. J'ai dit qu'il s'agissait d'une couture qui était pratiquée sur certaines voiles de navires. Mais, voilà qu'un lecteur ami m'a précisé que le terme était toujours employé dans ce sens, mais aussi lorsqu'il s'agissait par exemple de faire un nœud à une corde qui était trop courte et ainsi l'allonger. Les dockers marseillais l'utilisent ainsi que les marins : "Tè, fais-moi une bigourelle que c'est trop court !", "Zou, fais une bigourelle que comme ça on y arrivera !", "Si tu fais une bigourelle, on pourra l'aganter !" Donc acte, et merci à ce lecteur.

Et maintenant, passons au mot "petit" avec deux expressions qui sont aussi directement prises à l'occitan. Et d'abord, "faire petit", qui correspond au français "économiser", "réduire ses dépenses" : "Et bè, sas, pour finir le mois on aura besoin de faire petit !", "Si on fait pas petit, on arrivera pas à tout payer !" De l'occitan : "*faire pichòt*" (pr : faire picho, pitchot). La seconde expression est "se faire petit" ; sens français : "se faire oublier", "se recroqueviller" parce que l'on a fait une bêtise ou que l'on ne veut pas se faire remarquer. "Avec l'escoufada qu'il avait faite, sas, il s'est fait petit !", "Tu as besoin de te faire petit si tu veux pas t'aganter une roustasse !" De l'occitan "*se faire pichòt*" (pr : sé faire picho, pitchot).

Quant à "faire l'étrenne", c'est encore un emprunt à l'occitan "*faire l'estrena*" (pr : faire léstréne), et signifie "donner une pourboire". D'ailleurs "*l'estrena*" est en français le "pourboire" ; on peut aussi dire "*la bona man*" (pr : la bone man ; littéralement "la bonne main" !). "Tè, tu lui fais l'étrenne au garçon ?", "Il lui a fait l'étrenne", "Tu lui donneras l'étrenne".

Et si vous voulez on va passer à "vie", en occitan "*vida*" (pr : vide), qui donne lieu à quelques expressions particulières. Ainsi "mener bonne vie", de l'occitan "*menar bona vida*" (pr : ména bone vide), signifie "faire la noce" : "Sas, lui il te mène une bonne vie !", "Qué bonne vie il se mène Touane, et sa femme elle en patit, la pauvre !". "Je le ferai jamais de la vie ça !", "Jamais de la vie j'irai là-bas !" De l'occitan "*Jamai de la vida*" (pr : djamaï dé la vide), qui veut dire "Au grand jamais", "En aucun cas". Quant à "passer une belle vie", de l'occitan "*passar una bèla vida*" (pr : passa une bèle vide), cela veut dire "se la couler douce", "avoir un vie douce". L'expression "en avoir pour la vie" vient aussi de l'occitan "*n'aver per la vida*" (pr : navé per la vide) ; la traduction française est "en avoir pour la vie entière" ; "Je crois que de cette veste j'en aurai pour la vie !", "Boudiéou, nous en aurons pour la vie de ce qu'il nous a apporté comme légumes !"

"*Recaptar*" (pr : récata), signifie ranger avec soin, recueillir. Et on aura en francitan : "Tè, récate-moi ces valises que je veux plus les voir !", "Ils ont recaté ce chat qui était perdu".

En argot français, vous avez certainement entendu parler du "marlou", qui désigne un souteneur. Mais, il faut savoir que ce mot a été pris à l'occitan, "*mèrlo*" (pr : mèrlou), la syllabe tonique portant sur "*mèr*", alors que le français, qui est la seule langue latine qui a perdu son accent tonique, le fait évidemment porter sur la finale "lou". "Lui, c'est un marlou !", "Dans ce monde de marlous, comme tu veux t'en sortir !"

Le mot "monstre" français est en occitan un "*mostre*" (pr : moustré) ; et la prononciation occitane a été souvent maintenue dans le langage imagé : "Ce petit, c'est un moustré !", "C'est un vrai moustré, qu'on arrive pas à en tirer quoi que ce soit !"

"Portéris" est un mot vieilli mais qui est parfois encore employé sur les marchés. Au XIX^e siècle, on désignait, notamment à Marseille, sous le vocable occitan "*portairitz*" (pr : pourtéiris) les femmes génoises immigrées qui exerçaient le métier, très dur, de porteuse de fardeaux. Bien entendu elles étaient plus nombreuses sur les marchés où les occasions de transporter des cageots de légumes étaient plus fréquentes. Le mot dérive du verbe "*portar*" (pr : pourta ; "porter"). On notera que la finale classique employée par les troubadours "*-itz*" (pr : is), a été conservée et non remplacée par un francisme.

Parmi les expressions vieilles, il en est une qui étaient très savoureuse : "à la riche". Elle vient de l'occitan "*a la richa*" (pr : a la ritche), que l'on peut traduire par "à la façon des riches", et par extension, "dépenser largement", "sans lésiner", encore que ce soit chez les riches que souvent on trouve les individus les plus rascous ! Voir le MEDEF ! "Il fait ça à la riche !", "Et bè, on le fera à la riche et ils pourront pas dire que nous sommes des morts de faim !" Dernière précision : "*riche*" est un francisme et dans un occitan restitué en dignité il faut dire "*ric*" (pr : ri, ric).

Zou ! En attendant, à la reviste, qué !

IL M'A VIRÉ LE CUL !

Le mot français cul est couramment employé même si les "héros" de l'Académie dite Française tendent à l'éviter car il fait trop peuple. Ce dont le latin, et l'occitan qui en descend en ligne directe, se sont peu inquiétés, la langue devant servir avant tout à une communication efficace et donc la plus directe possible.

Ainsi en est-il de l'expression *M'a virat lo cuou* (prononciation : ma vira, virat, lou cuou, cuou), qui a donné en francitan, "Il m'a viré le cul", et dans un français beaucoup plus chatié, "Il m'a tourné le dos". Autre expression bien connue en francitan, "Ils sont cul et chemise !", de l'occitan *Son cuou e camisa* (ou *camiá*) (pr : soun cuou, cuou, é camise, camié), en français, "Ils sont deux têtes dans le même bonnet" (et oui madame !).

Je continue avec diverses expressions dans lesquelles vous vous reconnaitrez aisément : "Se sentir le cul merdeux", de l'occitan *Se sentir lo cuou merdós* (pr : sé senti lou cuou, cuou merdous), en française "Se sentir coupable" ; "J'en ai plein le cul !", de l'occitan *N'ai plen lo cuou* (pr : naï plén lou cuou, cuou), en français "J'en ai par dessus la tête", "Je suis excédé" ; "Il est bas de cul", de l'occitan *Es bas de cuou* (pr : és bas dé cuou, cuou), en français "Il est courtaud" ; "Il est resté sur son cul", "Il est tombé de cul", de l'occitan *Es restat sus son cuou* (pr : és resta, restat, su soun cuou, cuou) ou *Es tombat de cuou* (pr : és tounba, tounbat, dé cuou, cuou), en français "Il est resté sur ses dents", "Il en a été pour ses frais" ; "Il lipe le cul", "C'est un lipe-cul", de l'occitan *Lipa lo cuou*, *Es un lipa-cuou* (pr : lipe lou cuou, cuou ; és un lipe cuou, cuou) ; en français "Il lèche le cul", "C'est un lèche-cul".

Par ailleurs, certains oiseaux en raison de la couleur de leur arrière-train ou de leur queue ont reçu des appellations que je qualifierais de plus parlantes que celle retenues par les naturalistes officiels. C'est par exemple le cas du cul-blanc, en occitan *cuou blanc* (pr : cuou, cuou blan), en français "traquet motteux" ; du cul rousset, de l'occitan *cuou rosset* (pr : cuou, cuou roussé, roussét), en français "rouge-queue".

Quant au terme français "cul bénit" qui s'applique à une personne qu'il est difficile de dérider, qui ne rit jamais, il est rendu par l'expression "cul cousu" empruntée directement à l'occitan *cuou cordurat* (pr : cuou, cuou courdura, courdurat) synonyme de *pauc parla* (pr : paou parle ; "parle peu") c'est-à-dire qui "sait garder un secret", et par extension est peu démonstrative. "Touane, c'est un cul cousu qu'il rit jamais !"

Un autre mot, en l'occurrence "feu", est utilisé pour des emplois dont l'équivalent en français nécessite une périphrase. Ainsi l'expression "C'est un feu de dieu" de l'occitan *Es un fuec (fuòc) de Dieu* (pr : és un fué, fuio, fuioc dé diéou), s'applique à quelqu'un qui se démène, qui a beaucoup d'entrain, d'énergie.

Depuis quelques années la prostitution est évoquée ouvertement, avec bien sûr des propositions diverses quant à ses solutions (?). Toujours est-il que cela nous amène au nom occitan *tapin* et au verbe correspondant *tapinar* (pr : tapina). Un *tapin* est une tape, une taloche, et *tapinar* c'est taper sur quelqu'un, le souffleter, et aussi battre. Mais une péripapéticienne, c'est-à-dire une prostituée qui se promène sur le trottoir, en français "bat" le trottoir, en occitan, tout simplement *tapina* ! Pas besoin de vous faire un dessin pour voir le rapport qui peut exister entre l'occitan et le français dans ce cas

"Tu as vu comme elle fait péter le talon !", "Elle frappe des talons depuis qu'elle a eu cette place !", "taper du talon" ou "faire péter le talon", est une expression francitane qui vient de l'occitan *Faire petar lo talon* (pr : faïré péta lou taloun), et s'applique à quelqu'un , mais surtout à une femme, qui marche d'une façon décidée et fièrement.

Un mot intéressant est "rechange" qui s'applique aux vêtements propres pour se changer. "Tè, tu prendràs du rechange que tu parts quelques jours", "J'aurai besoin de rechange, "Il me faudra du rechange". Ici encore, il y a un emprunt à l'occitan, mais à partir d'un francisme, car l'occitan classique utilise le verbe *cambiar* (pr : canbia) pour "changer", *càmbia* (pr canbie) pour "change", et pour "rechange", *recàmbia*.

Mais, pour aujourd'hui nous en resterons là. On verra d'autres mots et d'autres expressions dans quelques temps, qué ! (et pourquoi pas "qué" ?).

IL A FAIT UN DE CES SOLEILS !

"Faire un soleil", est une expression que vous avez probablement entendue à un moment ou à un autre de votre existence : elle est typiquement occitane et est couramment employée sur la côte provençale et languedocienne, c'est-à-dire en des lieux où se pratique ce sport nautique que l'on appelle *la targa* (prononciation : la targue), et en français qui l'emploie généralement au pluriel, "les joutes nautiques". Bien entendu, en occitan on dira *far un soleu* ou *far un solelh* (pr : fa un souléou, fa un souléï). En tout ca il y a là l'image du *targaire* (pr : targairé ; "joueur nautique") qui tombe à la mer sur le dos ce qui fait jaillir l'eau de toutes parts comme les rayons du soleil.

Par extension, l'expression sera employée lorsqu'une personne tombe sur le dos, en arrière, même si ce n'est pas dans l'eau, et que cette chute est franche. "Ho pauvre, il t'a fait un de ces soleils qu'il a dû se ruiner les esquines !", "Il a manqué le contour en vélo et il t'a fait un soleil que je dis qu'aquò !"

Puisqu'on y est, ne quittons pas tout de suite de *lo soleu* ou *solelh*. En effet, lorsqu'il fait un gros soleil, de l'occitan *un gròs soleu (solelh)*, cela se traduit en français par "un soleil brûlant" ; "Et bè, sas, l'été passé, on a eu un gros soleil pendant presque trois mois !", "Ne sort pas au gros du soleil que tu risques d'agancer un coup de soleil !". "L'été il faut jamais sortir au gros du soleil", autrement dit au "fort du soleil". Autre exemple : "Il fait un soleil qui t'ensuque !", traduction française, "Il fait un soleil acablant !"

Par ailleurs, on aura "le soleil fait la roue", de l'occitan *lo soleu/solelh fa ròda* (pr : lou souléou/souléï fa rode), littéralement "le soleil fait roue", ce qui signifie que le soleil a le halo. De même, on dira "La lune a le rond", de l'occitan "*La luna a lo rond*" (pr : la lune a lou round), ce qui donne en français "La lune a le halo".

En occitan, un *calòs* (pr : calos) désigne un trognon, une racine, une souche d'arbuste, . Le mot est passé en francitan : "Il mange les calos de chou", "Il faudra arracher les calos".

En argot français, vous connaissez peut-être le verbe "jaspiner" emprunté à l'occitan limousin *jaspilhar* (pr : djaspiya ; dégoiser, babiller) ; "Quand tu auras fini de jaspiner, tu me le diras, qué !, "Il arrête pas de jaspiner !", et double occitanisme "Il est de longue à jaspiner !" Le mot français "bout" a son correspondant exact en occitan *bot* (pr : bou, bout). Donc, apparemment, "no problem" comme diraient Chirac ou son valet Raffarin qui ignorent les problèmes. Cependant, il existe des expressions qui sans poser de problèmes, n'ont rien à voir avec le français si ce n'est qu'on les croit françaises. Ainsi, "bon bout d'an" qui est utilisé chaque fin d'année. Simple transposition de l'occitan *bòn bot d'an* (pr : bon bou/bout dan). "On y arrive à la fin qué, bon bout d'an et à l'an qué ven !", "Bon bout d'an, mon collègue !" Et on reste avec "bout" dans l'expression "Si ça t'a coûté cent euros, c'est le bout du monde !", autre emprunt direct à l'occitan "*Se t'a costat cent èuros, es lo bot dau/del monde !*" (pr : sé ta cousta/costat cén èouro és lou bou/bout daou/del moundé).

"Cauquer", "chaucher", vient de l'occitan *caucar, chauchar* (pr : caouca, tchautcha), qui signifie "fouler", "écraser avec les pieds", et s'applique aux raisins lors de la vendange ou au foulage des céréales. Évidemment, avec les techniques modernes ces

méthodes ont plus ou moins disparu, mais les termes ont subsisté. "Autrefois, on caouquait avec les chevaux !", "Mèfi de pas chaoucher les vasèous !"

Un "vasèou" est une platebande de jardinage, un semis sur couche ; le mot est occitan : *vasèu* (pr : vazèou). "Cette année, j'ai bien capité les vasèous !", "Moi, je fais des vasèous que j'aime pas acheter des plançons !"

Car vous noterez ici aussi que "plançon" vient directement de l'occitan *plançon* (pr : plansoun) ! En français, nous aurions "jeune plant". Aussi lorsque dans des pépinières on vous propose des "plançons", il s'agit tout simplement de ce qu'en français on appelle des "jeunes plants" ! Après on vous expliquera que l'occitan ne se parle plus ! Au contraire, il a contaminé le français, même lorsque l'accent a été perdu et qu'il existe une tendance à tout aligner sur l'anglais.

Le *chècho* (pr : tchèchou), désigne en occitan un supplément, une chose en sus. Ce sens a été conservé en francitan qui a conservé ce mot. Et on aura "*A quaranta ans ambé lo chècho !*", en francitan "Elle a quarante ans et maï le tchèchou !", qui s'applique à une dame qui dit avoir quarante ans mais dépasse de beaucoup cet âge.

Mais nous, nous voudrions bien croire cette personne puisqu'après tout son affirmation fait de mal en dégun ! *Au còp que ven, braveis collègas !*

ELLE EST VENUE AVANT SOUPER

L'article n'est généralement pas employé dans des expressions francitanes comme "Elle est venue avant souper", "Elle est venue avant dîner", qui sont le calque des expressions occitanes "*Es venguda avans sopar*", "*Es venguda avans dinnar*" (prononciation : és vengude avan soupa, dina). Je rappelle ici que le "dîner", le "souper" sont respectivement les repas de midi et du soir. Seuls Raffarin et ses collègues du beau monde utilisent la règle académique qui permet de "souper" à deux heures du matin ! Sauf exception bien entendu, ce qui ne change rien quant au fond.

On aura de même, "Il travaille d'assis", pour "Il travaille assis" ; "Tu vois pas qu'il dort de droit celui-la !" pour "Tu ne vois pas qu'il dort debout celui-la !". Calque des expressions occitanes : "*Trabalhar d'assetat*", "*Dormir de drech*" (pr : travailla dasséta/dassétat, dormi dé dré/dréch).

Une tendance de l'occitan consiste à distinguer selon le sens l'emploi des verbes auxiliaires "*aver*" (pr : avé ; "avoir") et "*èstre*" (pr : èstré ; "être"). Ainsi, suivant qu'il s'agit d'un action ou d'un état, cette règle s'applique pour certains verbes comme partir, rester, demeurer, tomber, descendre, monter.... On aura "Il a parti pour Toulon ce matin", "Il a tombé en voulant sauter", "Il a descendu les escaliers" (action) ; mais "Il est parti depuis quatre jours", "Il est tombé tout seul", "Il est descendu du train" (état).

Par ailleurs, vous remarquerez que d'une manière générale, les Occitans et les nouveaux venus bien intégrés, ne prononcent pas "avion", "camion", d'un seul mot, mais prononcent ces noms comme s'il y avait un hiatus, c'est-à-dire qu'ils séparent le "i" du "on", et on aura "avi-ion", "cami-ion" ! De là le maintien en occitan provençal central, maritime et alpin de "*-ion*" (pr : ioun) en terminaison : "avion", "camion" (pr : avi-ioun, cami-ioun), et non le passage à "*-ien*" comme par exemple dans "*nacion*" (pr : nacioun, et ici naciën). D'ailleurs, cette tendance à pratiquer un hiatus est générale et se retrouve dans d'autres mots tels : "Éliane", prononcé Élia-ane, "radio", prononcé "radi-io".

Autre caractéristique occitane passée dans le francitan, l'emploi de "à" à la place de "de" : "C'est la maison à Charlot" pour "C'est la maison de Charlot", "C'est la voiture à Touane" pour "C'est la voiture de Touane".

De quelqu'un qui a de grosses joues, surtout s'il s'agit d'un niston, on dira qu'il ressemble à l'ange boufarèou. Cette expression occitane est transcrite directement en francitan. "*L'àngel bofarèu*" ou "*L'àngil bofarèu*" (pr : lantgé, lantgi boufarèou ; littéralement "l'ange jouflu") vient de la pastorale, mot également emprunté à l'occitan "*pastorala*" (pr : pastourale ; "pastorale"), qui désigne la pièce de théâtre traditionnelle lors des fêtes calendales, mais créée seulement en 1842. Cet "*àngil bofarèu*", qui a de très belles "*gautas*" (pr : gaoute ; "joues"), est donc l'image de quelqu'un qui pète de santé. "Tu l'as vu son pitchoun, il doit bien manger sas, qu'on dirait l'ange boufarèou !"

Quant au mot "accident", il peut certes s'appliquer à un fait qui a causé un dommage. Mais, en occitan "*accident*", qui s'écrit comme en français mais se prononce généralement "aouciden", "aciden", s'applique à une fausse couche, d'où le passage au

francitan : "La petite de Zize, qu'elle était grosse, elle a eu un accident !", "C'était son deuxième, à Vanessa, et elle a eu un accident !"

On notera que les démonstratifs occitans simples "*aqueu*", "*aqueu*", "*aqueu*" (pr : aquéou, aquél, aqués) ou renforcés par "*aquí*", "*aquò*", sont encore employés dans la conversation : "Aquele, tu me la copieras, qué !", "Aquest homme, c'est un finaud, sas !", "Aqueou d'aquí, tu l'aganteras pas !"

Lorsque le pronom relatif occitan "*que*" (pr : qué ; "que"), est employé comme complément direct, l'occitan rappelle fréquemment l'antécédent, autrement dit le nom dont il est question, par un pronom personnel avant le verbe. Quelques exemples : "C'est un homme que beaucoup ne peuvent pas le sentir !", au lieu en français de "C'est un homme que beaucoup ne peuvent pas sentir !" ; "Voilà un travail que vous pourrez pas le finir dans la semaine", en place de "Voilà un travail que vous ne pourrez pas finir dans la semaine" ; "C'était un pauvre chien que les gens le nourrissaient", au lieu de "C'était un pauvre chien que les gens nourrissaient". En occitan, vous aurez : "*Es un òme que n'a fòrça que lo pòdon pas sentir*", "*Aquò es un trabalh que lo podretz pas finir dins la setmana*", "*Èra un paure can que lei gents lo norrissían*".

À noter que l'on peut employer en place de "*can*" le mot "*chin*" ; mais la signification est alors différente. En effet "*can*" est le mot occitan correct, qui vient directement du latin, alors que "*chin*" (pr : tchin) est un francisme. Mais, le mot occitan est maintenu pour désigner le chien du paysan, alors que le chien du bourgeois est le "*chin*" ! Il est normal pour le peuple d'employer un francisme puisque la richesse économique cotoie la noblesse et le pouvoir ! L'occitan est la langue des bêtes, le français celle des nobles. Cette analyse s'appelle de la sociolinguistique, car l'emploi d'une langue n'est pas neutre mais recouvre toujours des différences sociales.

TU AS UNE MÈCHE QUI RÉBIQUE !

Avec l'expression "Tu as une mèche qui rébique !", "Ce matin, en se levant, il avait une mèche qui rébiquait !", "Tu as toujours les cheveux qui rébiquent", nous avons un emploi particulier de l'occitan *rebecar* (prononciation : rébéca), qui signifie "répliquer avec insolence" ; ainsi on aura *A ben rebecat la pichòta !* (prononciation : a bén rébéca la pitchote ; "Elle a bien répliqué la petite") ; par extension, le verbe est employé pour désigner les cheveux qui restent droits sur la tête, où qui forment une mèche rebelle, qui ne veut pas s'incliner.

"Il est toujours à barruler", "Il a barroulé les escaliers !", "Il barroule comme un porc !", "Où tu vas barrouler ?" Le verbe francitan "barrouler", "barruler", est l'emprunt direct du verbe occitan *barrutlar, barrotlar* (pr : barrula, barroula), dont la signification première est "rouler rapidement", "rouler sans cesse" ; par extension, cela donne "roder", "errer", "trainer en tout lieu", "fénianter". D'où les diverses expressions que j'ai présentées. On aura aussi *Barrutlar leis uelhs* (pr : barrula léis uéi ; "rouler les yeux").

Si vous allez au-delà du seuil de Lauragais, en Occitanie occidentale, en Languedoc occidental, en Limousin, en Gascogne, vous trouverez de nombreux lieux portant les noms de La Borde, Les Bordes, Lasbordes, Desbordes, Bordenave, Bordenove, Bourdenove, etc... C'est qu'en occitan une *bòrda* (pr : borde), désigne dans ces régions une petite métairie, une maison ou une ferme rustique. De là l'appellation de ces lieux-dits. Cela se trouve dans les noms patronymiques, avec les familles Laborde, Borde, et les divers dérivés. Ainsi avec l'explorateur Jean Laborde, le marquis Léon de Laborde, homme politique et amateur d'art qui lors de l'exposition universelle de Londres, en 1851, fit un plaidoyer brillant en faveur de l'esthétique industrielle, et plus près de nous, l'amiral pétainiste Jean de Laborde, commandant de la flotte de haute mer de Toulon, qui en novembre 1942, au lieu de la faire appareiller pour échapper aux nazis, lui donna l'ordre de se saborder.

"Ici, c'est toujours le bordel !", "C'est un vrai bordel !", "Ils sont allés au bordel !", "C'est quelque chose de bordelique !". Bon, vous avez compris que je vais vous parler du mot "bordel". Ce mot est entré dans le français officiel, mais son origine provient effectivement de *bòrda*. Évidemment, lorsqu'une *bòrda* était mal tenue, les conquérants, comme toujours, y mettaient une note péjorative qu'ils généralisaient ensuite à tous les habitants de la région soumise. C'est ce qui s'est passé ; et nous avons eu droit au "bordel", lieu occitan où l'on pratique la prostitution.

Un autre mot s'est généralisé sous l'influence de "l'intelligentsia" (c'est-à-dire de la nullité) parisienne qui a *mai de sòus qu'un can de nieras* (pr : maï dé soou qu'un can dé nière ; "plus de sous qu'un chien de puces") émigrée chez nous : borie. Et aujourd'hui, il est courant de parler des "bories" du Lubéron ou d'ailleurs... Alors, comme l'origine du mot est aussi occitane, nous allons le présenter. En occitan, une *bòria* (pr : bori) désigne en Haut Languedoc, Rouergue, Velay, une ferme, une métairie, un domaine, et en Provence, une masure, une cahute. Ce sont ces dernières constructions qui sont nommées par nos Parisiens, et souvent par les gents d'ici car il y a influence de l'idéologie dominante, "borie". Il s'agit d'une sorte d'édifice en pierres sèches, montées sans ciment, qui vont en diminuant. On les appelle en Haute Provence et en Périgord, *cabanas* (pr : cabane ; "cabanes"), et depuis le XIX^e siècle dans la région de Forcalquier, *cabanons ponchuts* (pr : cabanoun pountchu ;

"cabanons pointus"), ce qu'ils sont effectivement ! Dans le Gard, ce sont les *capitèlas* (pr : capitèle), mot aussi passé en francitan, "capitelle". Le terme *bòria*, de même que pour *bòrda*, se rencontre aussi comme nom patronymique : ainsi pour le chasseur de gros gibier du commencement du XX^e siècle, Bruneau de Laborie.

Quant à la "boustifaille", vous savez que c'est un mot d'argot français. Pour pas changer, il vient de l'occitan *bochifar* (pr : boutichifa), qui est employé en Bas Limousin. En Languedoc et en Provence, nous avons *bostifalha* (pr : boustifaille), qui s'applique aux provisions de bouche, à la mangeaille : "C'est toi qui est chargé d'apporter la boustifaille !", "Avec toute la boustifaille qu'on a carrégé, on risque pas de mourir de faim !", "Il vaut mieux avoir trop de boustifaille que d'en manquer, qué !"

Et on s'arrêtera sur la *bostifalha* pour avoir le temps digérer.

ILS SE SONT SATONNÉS !

Les incidents entre les divers individus qui constituent la société sont fréquents. Parfois, ils se réduisent à un échange de mots plus ou moins aimables, et bien entendu nous traiterons de ceux-ci. Mais il peut également arriver, en fonction de l'importance de l'incident, et surtout du caractère des personnes qui s'affrontent, que cela dégénère en bagarre et en échange de coups. Il se trouve que toutes les langues possèdent pour cela un vocabulaire très large. Dans le cas de l'occitan les termes employés sont très nombreux ; beaucoup sont passés en francitan et aussi dans l'argot français. Je vais essayer d'en faire un recensement sinon exhaustif, du moins le plus complet possible. Et s'il manque des termes, vous pourrez toujours compléter en écrivant à notre chronique, qué !

On commencera avec *saton* (prononciation : satoun) qui signifie "rixe", "querelle", mot qui n'est pas donné par Mistral dans son grand dictionnaire occitan. "Il y a eu un brave saton à la sortie du cinéma l'autre soir !", "Ils se sont donnés un saton !", "Ils sont allés faire un saton !" Le féminin peut aussi être employé, *satonada* (pr : satounade), mais on sait qu'en occitan le féminin est généralement un augmentatif. En francitan cela donne "satonnade" qui, dans ce cas, s'applique à une rixe plus importante : "L'autre soir, au balèti, il y a eu une de ces satonnades !", "Il arrive souvent qu'il y ait des satonnades dans ce quartier."

Naturellement, il y a le verbe *satonar*, qui d'après Mistral, signifie à Aix-en-Provence, "frapper fort quelqu'un". Cependant, après vérification, il apparaît que ce verbe est utilisé presque dans toute la Provence et déborde même sur le Languedoc : "Ils l'ont satonné, le pauvre !" La forme réfléchie, *se satonar* (pr : satouna, sé satouna), est encore plus générale : "Ils se sont satonnés en descendant du bus.", "Touane, il m'avait dit des choses et on s'est satonné.", "Moi, j'aime pas qu'on se satonne."

Synonyme ou presque de *satonar*, *tabasar* ou *tabassar*, qui outre le fait marquer la force des coups, y ajoute celui de faire du bruit, donc "frapper fort et bruyamment à coups redoublés" : "Il l'a tabasé !", "Ils se sont tabasés !", "Les policiers, ils ont fait une bavure qu'ils te l'ont tabasé et qu'il avait rien fait !" Hors le cas d'une rixe ou de frapper sur quelqu'un qui ne peut se défendre, on emploiera ce verbe simplement pour indiquer qu'il y a beaucoup de bruit : "Ils arrêtent pas de tabaser les voisins du dessus ; ils doivent faire des travaux.", "Les forgerons, ça tabase !" "Tabasser", "tabaser" ont été adoptés par le français populaire et l'argot français.

"Il s'est aganté une castagne", "Si tu continues, tu vas te prendre une castagne !" : ici "castagne", emprunté à l'occitan *castanha* (pr : castagne), signifie un léger coup, une chiquenaude plutôt qu'un coup violent. Bien entendu, à l'origine nous avons le fruit *castanha*, c'est-à-dire "châtaigne" ; ce dernier mot peut d'ailleurs s'employer avec le même sens que "castagne" pour indiquer un coup porté à quelqu'un. "Il castagne vite, Loule !", "Il a la castagne facile !" : "castagner", de l'occitan *castanhar* (pr : castagna), signifie donc porter des coups à quelqu'un. Et *se castanhar* (pr : sé castagna), en francitan "se castagner", indique que l'on se bat, que l'on fait un saton ou une satonnade suivant le cas : "Nous nous sommes castagnés avec Fèli l'autre jour.", "Les deux jeunes, ils se sont castagnés pour rien !" Là encore, *castanha* et *se castanhar* ont été adoptés par l'argot français. Une bagarre, outre "saton", "satonnade", pourra être qualifiée de "castagnade", de l'occitan *castanhada* (pr : castagnade). "L'autre jour, au balèti, il y a eu une belle castagnade !", "Avant, il y avait

souvent des castagnades." "Zè, c'est un castagneur !", "Ceux-là, c'est des castagneurs, il vaut mieux pas leur parler !" : un "castagneur", de l'occitan *castanhair*, c'est évidemment un vendeur de châtaignes, mais surtout, au sens péjoratif, un individu qui aime se battre.

Ajoutons qu'un "castagnade" peut être plus simplement une réunion au cours de laquelle on mange des *castanhas* ! En général, les castagnades se font au moment de la récolte de ces fruits, c'est-à-dire en automne, à partir du mois d'octobre jusqu'à la fin de l'année. "Dimanche, à *La Dralha*, il y a une conférence et après ils font une castagnade.", "Il y a le foyer des anciens qui organise une castagnade.", "Le CIQ, toutes les années ils font une castagnade."

"J'avais une de ces colères que je lui ai donné une castagne !", "Ils avaient une colère comme je l'ai pas vu souvent !", "Quelle colère ils avaient !" Évidemment la colère explique que l'on puisse se sardonner, tabaser quelqu'un ou lui donner une castagne. Seulement, en français, de l'Académie démocratique à laquelle appartient le prolétaire qu'est Valéry Giscard dit d'Estaing (complément qui a coûté des sous !), "on est en colère", "on se met en colère", mais "on n'a pas la colère", ce qui est un occitanisme. Mais enfin, ça fait rien, nous autres, nous continuerons à *aver la colèra* (pr : avé la coulère), à "avoir la colère", ce qui ne nous empêchera pas d'ailleurs d'utiliser les expressions "nous mettre en colère", "être en colère". Quant à "entrer en colère", ce sera en francitan, "prendre la colère", emprunté à l'occitan *prene la colèra* (pr : préné la coulère) ; "Je me suis pris une de ces colères !", "Il a pris une brave colère en voyant qu'il était en retard !".

On a assez pris de colère, qué, pour le moment ! On s'arrête là.

APRÈS LA CASTAGNE, LE BACÈOU !

La dernière fois, nous avons parlé de "satons", "satonnades", "castagnades" et "castagnes" en faisant remarquer que ce dernier terme outre la désignation francitane, donc empruntée à l'occitan de "chataïne", s'appliquait aussi pour indiquer un coup porté à quelqu'un. En ce qui concerne cette désignation ainsi que les mots concernant les "satons" et autres "satonnades", le francitan dispose d'un long vocabulaire dont je vais vous présenter quelques exemples.

On commencera avec le "bacèou" : "Il lui a donné un bacèou !", "Si tu continues je vais te donner un bacèou !", "Arrête un peu que sinon tu vas te prendre un bacèou que tu t'en rappelleras !", "Au petit, qui arrêtait pas de l'énerver, elle lui a donné un bacèou !". En occitan, un *bacèu* ou *bacèl* (prononciation : bacèou, bacèl), est au propre un battoir de *bugadiera* (pr : bugadière ; "lavandière", "blanchisseuse"), métier qui a évidemment disparu chez nous depuis la généralisation de la machine à laver. Encore que... Bon , il reste que les *bugadieras* employaient un battoir, et que par extension, on en est venu à donner ce nom à quelqu'un dont les mains sont grandes : "Il a de ces bacèous !", "Zèp, il a des bacèous que s'il te tire une castagne, tu te la sentiras !" Par extension toujours, le résultat du soufflet donné par celui qui a de grandes mains, est également un *bacèu* ; d'où l'expression "se prendre un bacèou" et celles que j'ai mentionnées plus haut. Pour résumer, un bacèou, de l'occitan *bacèu*, correspond au mot français "soufflet".

À propos du *bacèu* désignant le battoir, je rappelle que les *bugadieras* de Saint-Marcel, banlieue marseillaise sur la route d'Aubagne, lavaient le linge qui leur était confié dans le fleuve côtier marseillais Huveaune jusqu'aux alentours de 1920, moment où s'installa l'usine de fabrication de l'aluminium Pechiney qui leur porta un coup fatal en polluant ce cours d'eau. En 1848, ces *bugadieras* offrirent à la chapelle de Notre-Dame-de-Nazareth, qui était l'ancienne église paroissiale, un *bacèu* sur lequel elles avaient fait graver les vers suivants :

*Bugadieras de Sant-Marcèu
Usan dau sabon lo plus bèu.
Maugrat lo dire de l'agaça,
Fan gaire jogar lo bacèu
E conóisson pas la potassa.*

(Blanchisseuses de Saint-Marcel – Usent du meilleur savon. – En dépit des ragots de la pie, - Elles n'utilisent guère le battoir – Et elles ne connaissent pas la potasse.) En effet, le fait d'utiliser le *bacèu* détériorait le linge, de même que l'excès de potasse et seul le bon savon de Marseille était utilisé. Nos *bugadieras* vantaient ainsi leur savoir-faire et leur amour du travail bien fait. Mais, est-ce que ces vers correspondaient à la vérité ? Car en effet, Saint-Marcel a eu droit à un dicton :

*Sant-Marcèu
Pica, pica dau bacèu*

(Saint-Marcel - Frappe frappe avec le battoir.) Cela a évidemment un rapport avec le fait qu'il y avait des *bugadieras* dans cette banlieue. Et je pose la question de la qualité de

lavage du linge à notre ami Ramond Bizot qui saura certainement nous dire ce qu'il en est ! Il reste qu'il y a là une question de rime entre *Sant-Marcèu* et *bacèu*.

J'en achèverai pour Saint-Marcel avec une vieille chanson qui ne nous éloigne pas du *bacèu*, car il y est question d'huile et l'on sait que cette denrée était nécessaire à la fabrication du savon. En effet, autrefois, c'est-à-dire au début du XIX^e siècle, il y avait à Saint-Marcel de très nombreux moulins à huile. Cette vieille chanson disait :

*L'òli que ben sovent cresèm crompar per bèu,
Es d'òli fabricat tot pròchi Sant-Marcèu.*

(L'huile que nous croyons bien souvent d'acheter comme étant de bonne qualité, - Est de l'huile fabriquée tout près de Saint-Marcel.) Là encore, on met en doute la qualité de l'huile fabriquée à Saint-Marcel. Mais, d'une part il faut dire que les quartiers, banlieues et villages, avaient pour habitude de toujours dévaloriser les voisins, et d'autre part, que la chanson doit avoir cherché la rime avec *bèu*, comme je l'ai déjà indiqué, et *Sant-Marcèu* faisait l'affaire !

Bon, on s'arrêtera sur le *bacèu* qui nous a mené loin, qué !